

XYZ. La revue de la nouvelle

Ville d'eau

Jean Cloutier



Numéro 91, automne 2007

Origine

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3034ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cloutier, J. (2007). Ville d'eau. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (91), 18–20.

Ville d'eau Jean Cloutier

C'EST UNE VILLE d'eau qui lutte contre sa fièvre. Dans un éternel équinoxe, le soleil plaque les couleurs sur les grandes murailles de pierres qui suintent une humidité nauséabonde et pustuleuse. Paradoxalement, les jeux de l'ombre se terrent dans un silence inquiétant ; c'est à peine un crissement sur le sable que ce mouvement latéral de l'aile d'un papillon qui suffoque. Et dans l'unique mobilité de ses yeux plus brillants que son ramage lissé d'huile, le cardinal se fige dans une posture altièrè. Les brins d'herbe, dans un crescendo insupportable, s'écrasent sur le sol pourtant sec, luttent les uns contre les autres, tentent de se camoufler sous leurs congénères : c'est pourtant une ville d'eau, mais qui lutte contre sa fièvre.

Ailleurs, loin des torrents contenus et des cascades qui perlent en jets précis, hors d'atteinte des sirènes stridentes, à perte de vue des échelons métalliques tendus au delà d'un nuage noir coloré par intermittence de teintes rougeâtres, la carcasse desséchée d'un rat achève sa lente décomposition. Méthodiquement, les asticots se disputent paresseusement les rares lambeaux de chairs humides encore accrochés au pelage. Les mouvements de leur mastication sont à peine décelables ; une contorsion centrale des anneaux, légère digestion, assure la vie. Puis, de nouveau, c'est l'immobilité. Repues, le temps de reprendre des forces, les larves blanches se dirigeront plus tard dans une autre alcôve où naîtront peut-être des amours clandestines.

Mais le temps de se lover dans les plis de la carcasse qu'elles essaieraient judicieusement n'est pas encore venu : la chair a un frémissement presque imperceptible qui semble créer une onde de choc. Quelque part, à l'avant-droite de la charpente, se dresse un léger renflement du pelage ; une déchirure à vrai dire. Une lumière crue explose alors contre les os qu'on désirait blanchir à grands coups de mandibules : insupportable clarté trahissant un éventuel malaise. C'est le branle-bas de combat, la frénésie ; tous les asticots

refoulent vers la poupe dans une panique qui semble désordonner les mouvements. L'espace vital se resserre, trop de protagonistes ayant négligé la possible fuite: leurs contorsions amplifient les démesures, la chair malheureusement abandonnée dans une ultime débâcle gémit sous une pression plus soutenue, et les coups de tête fragiles des larves contre le pelage coriace résonnent dans l'air raréfié. L'amoncellement blanchâtre asphyxie, pris au piège dans l'entonnoir.

Le coup de grâce d'une ville qui lutte contre sa fièvre doit laisser des lambeaux: les crevasses goudronnées d'une semelle noire s'abattent sur la carcasse du rat; l'ossature se rompt dans un bruit de détonation alors que les chairs et la masse larvaire, piétinées, produisent un son paradoxalement aqueux dans cette ville qui lutte contre sa fièvre. Un pas de danse, un mouvement saccadé et répété de l'avant vers l'arrière, et les monceaux grisâtres de la viande morte s'agglutinent finalement à la poussière.

C'est un cri perçant, prolongé, répétitif; deux syllabes au début puis, à mesure que s'éloigne la semelle noire, les sons, leur longueur et leur nombre s'amplifient. La voix est gutturale, insoutenablement déformée par la distance, par la houle. Plus qu'un cri, c'est une panique que ce Michel, que ce Enlève-toi, que ce Maudit cochon.

Dans des godasses un peu trop grandes, les pieds nus, retenus par des mollets rachitiques, reculent, délaissant les fragments de la carcasse. Comme à contrecœur, la peau blanche des genoux fléchis s'étire mollement pour finalement dégager la relative rondeur de la rotule. Les mains s'arc-boutent au bassin, les deux index insérés entre la peau brûlante et le maillot de bain rougeâtre. Luttant contre un soleil qui semble tout blanchir, le regard éploré d'un enfant distrait de son jeu se pose sur la silhouette sombre qui se découpe, en haut et en contre-jour, tout près d'une corniche métallique rutilante. Les quelques fleurs multicolores, agitées par les plis nonchalants du tissu, disparaissent soudainement avec la silhouette qui s'éclipse fantomatiquement à travers une porte ténébreuse découpée à même le mur de briques. Attirées vers un ailleurs qu'elles désiraient plus prometteur, les semelles, ramollies par cette ville d'eau qui suffoque, semblent glisser à leur tour sur la poussière grise.

Mollement, un peu comme au ralenti, le regard de l'enfant cherche désespérément le corps cuivré de la silhouette. Mais, dans cette ville d'eau qui étouffe, on se hâte de fermer à la lumière toute possible intrusion. L'embrasement du jour heurte les paupières, même mi-closes. C'est d'abord une main, machinalement tendue vers le sol, qui heurte la poussière. Les doigts rampent sur la terre desséchée, ne trouvent aucun support, aucun appui. L'os de l'omoplate, dans un craquement sourd, se colle lentement contre la poussière asséchée par la chaleur torride. Dans un instant, il n'y aura plus qu'une grande ligne vaguement blanchâtre gémissant horizontalement.

Si on leur en laisse le temps, les asticots pourront achever le travail que les bonnes mœurs leur défendent encore et ainsi, dans un sens, prendre leur revanche. Paradoxalement, dans cette ville qui empeste, la masse pudiquement enserrée dans un maillot bordeaux a cessé de collaborer à la chaleur ambiante.

Loin dans la linéarité de l'horizon artificiel, un début d'incendie : ce n'était au départ qu'un tesson de bouteille abandonné là par la fatalité. Pas un souffle pour activer la flamme de cette ville d'eau qui lutte contre sa fièvre. Et pourtant, les ardeurs rouges lèchent graduellement les poutrelles assoiffées. L'ancestrale poussière de charbon qui s'était échappée des coffres éventrés, accumulée depuis des lustres dans les interstices des planches disjointes, retrouve enfin son feu d'origine. Finalement, des pleurs viendront définir l'existence, des gémissements méditeront sur les revers du sort et de précieux palabres énonceront la logique irréfutable. C'est injuste, le destin qui s'acharne à abattre. C'est déloyal, ce dieu trop permissif qui néglige sa bonté légendaire. Ce n'est que normal, jamais on n'a vu semblable canicule et la ville qui s'efforce d'offrir des subventions afin de limiter les dégâts.

Qui lutte contre sa fièvre. Un verre, un seul, et la ville, tout à coup, se met à revivre au rythme de ma déglutition.